

A propos des *Célibataires*, on a marqué ici l'échec de M. Gide comme romancier. A propos des *Pages de Journal* qu'il vient de publier, on voudrait souligner maintenant les qualités et les faiblesses de sa critique, l'inanité de sa philosophie générale.

Je ne suis pas de ces gens qui, pour prin-

---

capai griet devant l'œuvre de M. Gide, formulent celui d'immoralité. Ce qui importe, ce sont ses déficiences techniques. Ce qui le condamne (et je parle ici pour l'avenir), ce sont, d'une part, son échec dans l'ordre de la création, d'autre part, son inhumanité foncière, congénitale.

M. Gide est assez intelligent pour jouer les Goethe. Il ne l'est point assez pour faire plus que les jouer. Il y a dans *Prétextes* et *Nouveaux Prétextes* d'incomparables pages de critique. Elles portent sur Nietzsche, sur Racine, sur Montaigne. Il y a dans son *Dostoïewski* plus d'une lueur jetée sur les sentiments du grand romancier russe. Pourquoi faut-il, qu'excellente lorsqu'elle s'applique aux défunts, sa critique devienne fanatique, sans lucidité, partisane lorsqu'elle s'applique aux vivants ?

Or, presque toutes ces *Pages de Journal* sont des liquidations de querelles occasionnelles ou des apologues du moment.

Devant un vivant, un adversaire, M. Gide révèle un défaut de subtilité qui confine à la mauvaise foi. Ainsi, par exemple, me reproche-t-il de n'avoir point lu *Les Faux Monnayeurs* parce qu'un jour, dans une controverse avec André Malraux, j'ai rapporté une anecdote de ce roman manqué telle que me l'avait citée un écrivain russe (et c'est Ivan Bouinine). Ce que seulement je voulais traduire était l'impression que laissent les œuvres de M. Gide dans « un esprit non prévenu ». Il m'accuse, là-dessus, d'avoir voulu, par ignorance, fausser son texte. Il ne prouve, néanmoins, qu'une chose, c'est que son intelligence, toute négative, est inapte à comprendre le sens d'une attaque... et c'est dommage pour l'un de nos meilleurs critiques !

On pardonnera cette allusion personnelle lorsqu'on saura que, dans le dernier livre de M. Gide, tout est à l'avenant. Avec M. Henri Massis, M. Paul Bourget, M. Charles du Bos (que pourtant on ne m'accusera point d'aimer à l'excès), M. Mauriac adopte la même attitude sans compréhension.

Pour ce qui est de sa récente position marxiste, on préfère ici n'en rien dire. Que les lecteurs de ces *Pages de Journal* jugent par eux-mêmes. Ce n'est certes point de l'admiration qu'ils éprouveront en face de tant de sectarisme mêlé à tant de réticences. Il fallait à M. Gide épuisé un prétexte de renouvellement, une source de jouvence. Il les a trouvés dans le communisme. Et si j'étais partisan de Lenine, je ne me féliciterais guère de cette adhésion aussi incertaine que vieillissante.

Pour le reste, le meilleur de ces *Pages de Journal* est constitué par des attaques, tantôt féroces, tantôt patelines, à l'égard de Maurice Barrès... Vraiment, M. Gide manque ici d'originalité ! Ce qu'il dit d'exact est évident. Ce qu'il dit de partial est bas. On voudrait voir l'auteur de *Prétextes* pardonner un jour à l'auteur des *Déracinés* d'avoir été, en dépit de son influence, un quart de siècle, « prince de la jeunesse ». Mais pour savoir pardonner cette injure des faits... il faudrait, ce qui fait le plus défaut à M. Gide, de la liberté et de la grandeur.

Jean-Pierre MAXENCE.